



# 442ème RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 149

### 442ème RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND**  
(LP 16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the  
Outland (CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP  
4 tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split  
EP 3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl
- RUE 019 = **K-SOS** : Soif de libertés (CD 8 tracks)  
Punk-rock antifasciste
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of  
the Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at  
Rockpalast (LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Black  
vinyl
- RUE 025 = **R'n'C's** : When the cat becomes a tiger (LP+CD 16  
titres)

### 442ème RUE

64 Bd Georges Clémenceau

89100 SENS

FRANCE

(33) 3 86 64 61 28

leo442rue@orange.fr

<https://la442rue.com>

Greetings :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

EI FOURBOS 65

ELODIE & LUCAS

Fred JOLY

Steff TEJ

RIP :

John MAYALL

Shelley DUVALL

Gena ROWLANDS

**Jeudi 15 août 2024 ; 17:19:43**  
**Insectoid time**

### La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>



E-ZINE

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

**HEADCHARGER : Sway (CD, At(h)ome - [www.label-athome.com](http://www.label-athome.com))**

Parlons un peu chiffres si vous le voulez bien. Dans un pays dirigé par un banquier, et pas le plus social qui soit, ça paraît d'une logique implacable. Headcharger c'est vingt ans d'existence, c'est huit album (celui-ci compris), c'est cinq gugusses aussi souriants qu'un Buster Keaton sous Prozac (du moins sur les photos, dans la vraie vie on serait peut-être moins catégorique), dont deux musiciens nouvellement arrivés (nouveau batteur et nouveau guitariste), c'est trois ans écoulés depuis le précédent effort, "Rise from the ashes". Accessoirement, c'est aussi cinq têtes, autant de barbes, plus ou moins abondantes, dix oreilles, cinquante doigts, autant d'orteils, en principe, et d'autres statistiques physiques à l'avenant. Voilà qui devrait être suffisant pour remplir votre grille de loto, loisir accablant, je vous l'accorde, mais qui doit bien titiller quelques-uns d'entre vous, on a tous ses petits travers. Quant à "Sway", ce nouveau disque se révèle moins majestueusement foudroyant que quelques-uns de ses devanciers. Globalement, Headcharger donne beaucoup dans le tempo medium, surtout dans les introductions et les abondantes cassures de rythme (aucun morceau n'y échappe), voire dans le lent ("Against the storm"). On a clairement connu nos Normands plus chafouins et plus grognons. Ce disque fait plus cas des mélodies, jusques et y compris dans une façon de chanter, parfois à double voix, toute en harmonies et en plénitude, que des gros riffs qui flinguent à tout va sans chercher à discuter, comme ils ont pu en délivrer par le passé. Si vous pensiez retrouver les accents hardcore irascibles ou métalliques agressifs d'antan, "Sway" risque de vous désorienter un tantinet. Le groupe semble avoir décidé de tenter l'expérience de l'union libre entre la pop, fût-elle à tendance alternative et à guitares, et une sorte de fusion post-hardcore groovy qui naviguerait à vue dans un océan rock indé générant des plaisirs divers, entre pot-au-noir menaçant et tempête tropicale carabinée. Une fois qu'on a pris conscience que ce nouvel album de Headcharger ne vous laissera pas tapoter de l'arpion en continu sur la longueur d'un seul et même morceau, mais qu'il faudra jouer de la boîte de vitesse pour négocier ralentissements et accélérations, on doit pouvoir envisager un long terme moins évident qu'avant. Quelques écoutes complémentaires seront nécessaires pour y arriver, mais ça ne devrait pas être insurmontable.

**HOPE IS A JOKE : Hard to handle (CDEP autoproduit)**

Le rock est devenu une musique vénérable si l'on considère qu'il est né en 1954, soit soixante-dix ans aux fraises (un paquet de Tagada à ceux qui ont réussi à faire le calcul de tête, même s'ils n'ont plus de dents à niquer). Pour autant, il n'a pas perdu de sa fraîcheur (pas comme certains humains affichant le même millésime au compteur), notamment parce qu'il a su se renouveler au fil du temps et des modes. Prenez les Toulousains de Hope Is A Joke par exemple. C'est pas qu'ils soient spécialement novateurs dans leur approche de la chose. Deux guitares + une basse + une batterie, on peut difficilement faire plus classique (à part peut-être en virant une guitare, et encore), n'empêche que, grenouillant dans des eaux un chouia plus stoner que la normale, ils évitent à la fois les clichés du rock fratel estampillé "Rock & Folk" et les postures d'un hard-rock toujours trop frimeur pour être véritablement honnête (j'ai toujours pensé, en mon for intérieur, et malgré le bordel qui doit déjà s'y trouver, dans mon for je veux dire, que le hard-rock est au rock'n'roll ce que la politique est à la sociologie, sa face la moins reluisante, assertion qui n'engage que moi, certes, mais comme j'ai la faiblesse d'être souvent d'accord avec mon petit intellect...). Hope Is A Joke se dévergonde sur des tempi ni trop rapides (on évite la tachycardie), ni trop placides (on ne tombe pas dans la mélasse), ni trop médiums (pour ne pas paraître trop quelconques), ce qui relève d'un bel équilibre mélodique et harmonique, et privilégie les riffs de guitares légèrement bardés d'une fine tranche de lard, du qu'on peut consommer sans avoir peur de se transformer en vulgaire Depardieu, les accords de basse aussi ronflants qu'un B-52 en préchauffage, les tam-tams encanaillés aux tambours de guerre pré-colombiens et les vocalises dont la douceur revêche rappelle les roucoulements amoureux d'un théropeode patraque. Ce EP fait suite à un premier album paru en 2021 et assume la succession avec brio et panache. Hope Is A Joke est de ces groupes qui ne paient pas de mine mais qui assurent efficacement le service après vente.

**DANIO**

Petite bestiole que vous avez forcément déjà vue au moins une fois dans votre vie – à part peut-être le nourrisson à peine sorti de son utérus ou l'aveugle de naissance – sans vous douter un seul instant qu'il pouvait s'appeler ainsi. Seules certaines catégories d'êtres humains sont capables de nommer un danio sans se tromper. Car si le spectacle d'un danio n'est pas forcément exceptionnel, il n'est pas non plus si fréquent que ça, à moins de prendre vos repas très régulièrement dans un restaurant asiatique, de travailler dans un secteur bien spécifique de la zoologie qui vous fait faire trempette plus souvent qu'un nageur olympique ou d'avoir comme loisir l'élevage de la petite bête qui monte autant qu'elle descend, affranchie qu'elle est du problème de la pesanteur. En effet, le danio est l'un de ces petits poissons qu'on trouve assez couramment dans les aquariums domestiques. Long d'environ cinq centimètres, il arbore souvent des raies le long du corps, d'où son petit surnom affectueux de poisson-zèbre, bien que le zèbre et le danio aient fort peu de chances de se croiser à l'état sauvage, le premier vivant en Afrique, le second dans les cours d'eau du sous-continent indien. Après, bien sûr, rien n'empêche un zèbre ou un danio de faire sédition, chacun de son côté, et d'aller voir ailleurs si l'herbe ou l'algue est plus verte. Mais ça fait quand même quelques milliers de kilomètres à parcourir pour arriver au rencard. Pour un zèbre, encore, mettons, à condition qu'il évite les autoroutes fréquentées et les mégapoles qui pourraient jalonner son chemin, mais pour un danio, je vois mal comment il pourrait passer de l'Inde au Kenya en évitant la terre ferme et l'eau salée, sinon par téléportation, aptitude physique autant que mentale dont, à ma connaissance, il semble fort dépourvu. Mais, n'étant pas scientifique moi-même, je peux me tromper.

Le danio, bien que de taille lilliputienne, est un poisson de la famille des cyprinidés, donc cousin plus ou moins éloigné de la carpe, du goujon ou de son pote d'aquarium le poisson rouge. Originaire de l'Inde, le danio tient son nom du mot bengali Dhani qui, en idiome local, signifie "du champ de riz", ce qui nous donne une petite idée des lieux qu'il fréquente dans son biotope. Les champs de riz sauvages ayant depuis longtemps été domestiqués par l'homme, il paraît naturel que le danio ait suivi le même chemin quand sapiens l'a trouvé entre deux plants de la dite céréale. Encore fallait-il avoir de bons yeux pour le distinguer dans une eau plutôt trouble et de bons réflexes pour le capturer une fois repéré. Mais, après dix mille ans de riziculture, l'humain a eu le temps d'affiner sa technique de pêche, fut-elle à mains nues. Aujourd'hui, on compte une petite trentaine d'espèces de danios, le plus courant, celui que l'on voit le plus fréquemment dans les aquariums et qui est justement surnommé poisson-zèbre est *danio rerio*. C'est l'un des premiers décrits, dès 1822, par Francis Hamilton, un chirurgien travaillant pour la British East India Company qui se piquait d'ichtyologie. Non, cette maladie ne fait pas mal. Le costume rayé du *danio rerio* – cinq bandes bleu acier longitudinales qui ornent son corps sur toute sa longueur – le fait aussi parfois appeler "poisson pyjama" ou "bagnard". Dans ce dernier cas, pour un poisson qui va passer toute sa vie enfermé dans un aquarium, la sémantique est parfaitement de mise.

Même si ça prête à sourire vu la taille du bestiau – cinq centimètres en moyenne, une dizaine pour les plus grandes espèces, on est loin du mégalodon – les danios sont carnivores. Rassurez-vous, vous pouvez plonger votre doigt dans l'aquarium sans danger, il y a peu de chances qu'un danio vous le boulotte, à moins de tomber sur un spécimen particulièrement vorace. Les danios ne se nourrissent que de petits insectes aquatiques – bonne chance pour attraper une mouche ou une libellule en plein vol – de crustacés ou de vers, tous en rapport avec leur taille évidemment. Dans le cas des alevins, c'est plancton obligatoire, pas le choix.

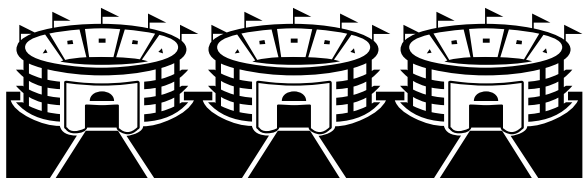
En aquarium, il semble plutôt brave bête, ne nécessitant pas de soins particuliers. Deux conditions à respecter cependant. Le danio étant grégaire, il est recommandé d'en avoir une dizaine d'individus minimum par aquarium. Plus étonnant compte tenu de sa petite taille, le machin est du genre sauteur. Dans la nature, il peut cabrioler pour changer de zone de vie – en clair, passer de la ZUP de banlieue



au quartier résidentiel de centre-ville historique – ou échapper à un prédateur. Il est vrai que, en général, la vue d'une créature quelconque qui en veut à votre vie à de quoi vous ragailardir si vous avez un petit coup de mou existentiel, le dano n'est pas différent de la proie lambda. Certes, il ne risque pas de battre le record du monde de saut en longueur ou en hauteur, mais quand même. Du coup, en aquarium, il pourrait très bien jaillir hors de l'eau pour voir s'il n'y aurait pas une demoiselle dano à aller saillir dans un bassin voisin. Et comme il n'en trouverait pas, sauf coup de chance miraculeux, il se retrouverait vite à déambuler sur le parquet du salon en se demandant où est passée son H<sub>2</sub>O natale et l'oxygène qui va avec. Fâcheux. Donc, mieux vaut couvrir votre aquarium d'un couvercle, comme la cocotte-minute, mais sans le gaz allumé en dessous, le dano aime l'eau de son bain plutôt fraîche, lointain souvenir des eaux vives de ses rivières et ruisseaux ancestraux. Le dano, le poisson idéal pour débiter dans l'aquariophilie d'après les spécialistes, à moins que vous ne préférerez la pêche au gros, mais l'esturgeon en appartement, comment dire, c'est un peu comme l'éléphant en lotissement, ça devient vite encombrant.

### Antonio FARAO : Tributes (CD, Criss Cross Jazz)

Antonio Farao est un pianiste italien tombé dans le jazz grâce à ses parents, son père fut lui-même batteur dans sa jeunesse. C'est d'ailleurs la batterie qu'Antonio caresse dans un premier temps avant de passer au piano. À près de soixante ans, Antonio Farao vient de sortir son sixième album en trio, mais sa discographie est plus pléthorique que ça, même si tout n'est pas forcément bon dans ce qu'il a fait. Ses accointances avec quelques rappeurs, par exemple, me feraient même plutôt fuir. Au moins ne peut-on pas l'accuser de s'enliser dans un style unique. Formule en trio donc pour ce "Tributes" enregistré en banlieue parisienne avec le contrebassiste John Patitucci et le batteur Jeff Ballard. Deux musiciens qu'il n'a pas choisis au hasard puisque tous deux peuvent se targuer d'affinités plus qu'électives avec la musique de Chick Corea, ayant accompagné ce dernier en diverses occasions. Or l'idée de "Tributes" est venue à Antonio Farao en 2021, peu après la mort du pianiste américain. Car si "Tributes" s'intitule ainsi, c'est bien parce qu'Antonio Farao voulait rendre hommage à quelques grands jazzmen récemment disparus. Outre la reprise de "Matrix" de Chick Corea, on peut aussi retrouver l'esprit musical de ce dernier dans "Tributes" ou "Right one". L'autre reprise de ce disque, le reste des morceaux étant des originaux signés Antonio Farao, est celle de "I love you" de Cole Porter, beaucoup plus swingante que l'originale, Cole Porter étant surtout réputé pour ses ballades de crooner et pas franchement pour son aptitude à faire battre la mesure à un public avide de mélodies galopantes. Ailleurs sur cet album, ce sont les mânes de McCoy Tyner, via ses initiales devenues le titre de "MT", de Michel Petrucciani, dans "Memories of Calvi", un morceau à l'ambiance curieusement plutôt latino, bien loin des lamentations propres à la Corse, de Miles Davis, à travers le saxophoniste Wayne Shorter, qui fit partie de la seconde formation classique du quintet du trompettiste, dans "Song for Shorter". Antonio Farao ferait dans la littérature fantastique, on pourrait dire de son œuvre qu'elle est hantée, mais puisqu'il est musicien, mieux vaut parler d'inspiration, sans pour autant tomber dans un spiritualisme de bas étage. Le style d'Antonio Farao est d'une fluidité exemplaire, quelque part entre bop nonchalant et jazz cool, bien loin des expérimentations aventureuses évoquées plus haut ou de l'opulence des big bands, un style qui lorgnerait vers les années 50, 60, voire 70, plutôt que s'ancrer dans un XXI<sup>e</sup> siècle imbu de fusion pas toujours très heureuse ou de crossover un peu trop politiquement correct pour être complètement honorable. Je préfère nettement Antonio Farao dans ses aventures en trio que dans ses péripéties "Eklektik", pour reprendre le titre de son album précédent, plus électro que jazz. Peut-être ne suis-je qu'un indécrottable conformiste mais, en matière artistique, on n'est pas obligé de faire dans le grand n'importe quoi pour exister, en l'occurrence, ici, un piano, une contrebasse et une batterie suffisent à mon bonheur... de béotien ajouteront sûrement les tenants d'une modernité à tout crin, mais ça me va aussi.

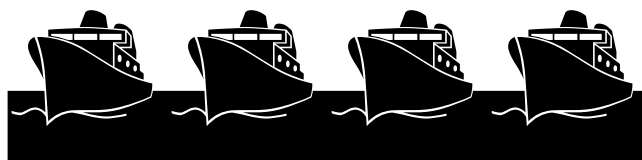


### NEWS

Un super-groupe vient de naître du côté de la Corrèze, les **Malebêtes**, le croque-mitaine du Gévaudan passé au laminoir rock'n'roll en quelque sorte. Dans cette meute, on retrouve, à la guitare, l'illustrateur **Jean-Marie Armon**, qui, forcément, s'est fendu de la très belle pochette de leur premier album, le guitariste **Michel Bessou**, "vieux" complice du précédent au sein des **Tracteurs**, le bassiste **Philippe Nicole**, ex **Kingsize**, entre autres, qui fait paraître le disque sur son label **Rev'Up**, et le batteur **Fred Dupouy**, ex **Tara Kings** (un nom de groupe qui fleurait le bon goût télévisuel de ses membres, je vous laisse chercher la référence, vous avez trois heures). Leur premier album est un recueil de contes et légendes foutraquement urbains au pays de la fuzz, autre chose que la contesse de Ségur, qui n'avait d'ailleurs de limousin que le titre. Renseignements ici : <https://rev-up-records.jimdofree.com> @@@ **Astroid**, groupe formé par **Loran**, le batteur de **Toxic Waste**, sort son nouvel album, "L'as des astres (Vol.1)", toujours très rock'n'roll survitaminé, mieux qu'un verre de jus d'orange pour vous réveiller après une soirée difficile. Pour en savoir plus : [astroid.fr](http://astroid.fr) @@@

### MAZINGO : Hey you (LP, Le Backbeat)

Mazingo se présente comme un trio franco-américain, essentiellement du fait que son bassiste, Andrew Mazingue, qui leur a aussi inspiré leur nom collectif, est originaire de l'Ohio, du moins sa famille j'imagine puisque, par ailleurs, les trois énergumènes affirment se connaître pratiquement depuis la maternelle, et comme je ne sais pas qu'on puisse fréquenter les mêmes tables basses en étant séparés par six mille kilomètres de flotte, fut-elle Atlantique, je suppose donc que le bambin a grandi du côté oriental de la grande mare, quelque part dans le marigot parisien, ce qui ne l'a sûrement pas empêché, primo de se coltiner les six ou sept heures de vol entre la douce France et le Nouveau Monde pour des vacances toujours plus exotiques que d'aller voir les cousins en Haute Auvergne, secundo de beaucoup écouter la musique née au pays des yankees, ou même des rebs si j'en juge par les accents sudistes fort prononcés de quelques-unes de leurs chansons. Car, il faut bien l'avouer, la musique de Mazingo - ça aurait aussi pu être le nom de quelque héros oublié d'un western spaghetti désinhibé - est délibérément et majoritairement tournée vers l'ouest, celui des pionniers et des desperados, nous entraînant ainsi dans un voyage imprévisible entre le pays de l'herbe bleue, celui des bayous ou celui des déserts, entre country bastringue, voodoo suffocant et blues poussiéreux selon les élancements musicaux du trio, qui, outre le brelan de base guitare-basse-batterie, relève ses partitions d'une contrebasse, d'un banjo, d'un Hammond B3 (difficile de faire plus essentiel en matière d'orgue) ou d'un piano, soulignant son rock électrique de suaves fragrances acoustiques, non sans utiliser par ailleurs, de manière très parcimonieuse heureusement, un mellotron, ancêtre des synthétiseurs, au moins reste-t-on en mode vintage. Mazingo nous embarque dans un road-movie dont on sait qu'il finira mal, syndrome "Thelma & Louise", "Kalifornia" ou "From dusk till dawn", trop de "pathes" (psycho ou socio choisissez votre voie) sur le chemin, la voiture en moins cependant, encore qu'un disque, a fortiori un vinyle, a déjà la forme d'une roue ou d'un volant, alors... On ne s'étonnera pas non plus, avec un tel background, que le groupe chante principalement en anglais, même si ce deuxième album propose aussi deux titres en français, manière de signifier que le trio possède deux chanteurs et deux langues de prédilection. Mazingo évite habilement l'écueil du blues à la française, trop gnian-gnian la plupart du temps, sans la flamme de l'authenticité, autant que le récif du rock tout aussi frenchie, trop souvent inféodé à une variété dont les groupes d'ici ont toujours beaucoup de mal à s'affranchir, des fois que le business local souhaiterait dénicher le Téléphone ou l'Indochine du futur proche. Ce que n'est pas Mazingo, dont les racines sont définitivement trop américaines pour ne pas s'embarquer dans la bouillasse hexagonale. En revanche, pour ce qui est de la gadoue du delta du Mississippi, des sables mouvants d'un Arizona fantasmé ou des marais de la vallée de Tennessee, je ne suis pas certain que les drôles n'y laisseraient pas leurs paires de bottes en offrande involontaire, comme "Django" son cerceuil farci d'or pur. Tant que ce ne sont pas leurs guitares, ça passe encore. Surtout si l'on espère une suite à cette errance musicale.



**GOBLIN SHARK : Rat bone (CD, Voodoo Rhythm Records - [www.voodooorhythm.com](http://www.voodooorhythm.com))**

Étonnant pays que la Finlande capable d'enfanter un groupe comme Goblin Shark. Si "Rat bone" est le premier album de ce groupe relativement récent, les trois musiciens qui le composent ont, eux, de la bouteille, voire du jéroboam, au moins deux décennies d'activités surchauffées en matière de rock'n'roll. Les deux chanteurs et guitaristes, Taskinen et Pharaoh Pirttikangas, barbotaient déjà dans les blues, au sens large, avant de former Goblin Shark. Du punk-blues brutal de Black Magic Six pour le premier au boogie mutant forestier de Cosmo Jones Beat Machine pour le second, les deux argousins n'ont jamais vraiment fait dans le douze mesures classique et orthodoxe. Quant au batteur - ils ont oublié la basse dans leur petite entreprise de démolition musicale - Neuvonen, il vient carrément du black métal. Avouez que l'on est loin de la banalité, de la mièvrerie et du conformisme de l'Eurovision ou de la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques. Goblin Shark, leurs Jeux Olympiques à eux ce serait plutôt bûcheronnage et débardage puisqu'ils sont originaires de Tampere, à peu près au milieu de nulle part, entre lacs et forêts. Sûrement ce qui donne le côté psychédélique qu'on retrouve dans leur blues mi vaudou mi aliéné mental, même s'il n'a pas oublié d'être foutrement énergique ("Root canal surgery"). Goblin Shark font du blues comme d'autres braquent des banques, sans loi mais avec foi, ou labourent leur champ. Leur démarche n'est d'ailleurs pas sans rappeler celle de leurs compatriotes de Steve'n'Seagulls, quoi que dans un autre genre. Ce premier album est expédié en moins d'une demi-heure, pour dix morceaux, et se termine sur une version hallucinée de "Shake your hips" de Slim Harpo, à grand renfort de slide lysergique, une version que n'aurait pas renié le Captain Beefheart des grands jours, période "The spotlight kid" par exemple. Quand on se cherche un père spirituel, on peut tomber plus mal. Au final, seul un autre fondu comme Beat-Man Zeller pouvait sortir un tel disque qui pourrait servir de bande son à une rencontre du troisième type avec des extra-terrestres adeptes d'un blues arrosé au propergol, ravalant le LSD au rang d'aimable désaltérant pour enfant.

**ODONATA X-1 : Cosmomega (CD, Les Disques Du Tigre)**

Deux ans après "Gravitational perturbation", le premier album d'Odonata, voici donc son petit frère, aussi bien portant, aussi potelé, aussi intéressé par ce qui l'entoure et intéressant pour ceux qui l'entourent. Un disque qui n'est pas sans apporter quelques changements à l'histoire du groupe. Dans sa raison sociale tout d'abord, qui gagne un nom de code, comme James Bond ou Mata-Hari, "X-1" venant s'ajouter au plus simple "Odonata" pour un motif très pragmatique, après s'être aperçu qu'il existait déjà un groupe électro baptisé Odonata, donc, pour éviter toute confusion, l'ajout de ce petit appendice devenait nécessaire. "X-1" en référence à Cygnus X-1, le premier trou noir clairement identifié comme tel en 1964, à quelques six mille années-lumière de notre paillason, il ne devrait pas se pointer tout de suite pour l'apéro, on a le temps de préparer les glaçons. Dans sa formation ensuite, la batteuse originelle, Betti Lou Dugnonle, ayant décidé de partir pour d'autres aventures, elle est remplacée sur ce disque par Stéphane Lhopiteau, mais sur ce disque seulement. Ses disponibilités étant limitées, il est d'ores et déjà remplacé, pour les concerts notamment, par un nouveau cogneur. Pour le reste, Odonata X-1 reste dans sa zone de confort musicale, sur son promontoire stylistique, à savoir un stoner doom à forte tendance psychédélique qui se traduit par une cohorte d'accords tératologiques distillés par deux guitares tellement soudées qu'elles feraient passer la fusion des noyaux d'hydrogène du Soleil en hélium pour un lait-fraise zéro calories. Conséquence de cette musique lourde et titanesque, les titres s'étirent en longueur, jusqu'à atteindre plus de douze minutes pour "Robot III", ce qui n'est guère de nature à faire entrer Odonata X-1 dans les play-lists de nos saloperies de radios commerciales. "Cosmomega" est même un peu plus disert que "Gravitational perturbation" avec ses six morceaux, contre cinq à son prédécesseur. Sept morceaux en vrai puisque s'y trouve rajoutée une version (dite "edit", raccourcie quoi) de "Cosmomega", le titre d'ouverture qui donne aussi celui de l'album. Un album conceptuel qui se targue de nous raconter l'histoire de la Terre depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui ainsi que celle de ses habitants, surtout nous, homo sapiens, avec un léger clin d'œil en direction de notre futur probable puisque le dernier morceau du disque ne s'intitule pas "Robot III" pour rien. Devenir des robots, voilà bien ce qui nous attend d'ici quelques décennies, pour ne pas dire quelques années, surtout quand on voit ce que l'Intelligence Artificielle nous réserve de cauchemardesque, doux euphémisme. De quoi donner raison à Karel Čapek ou Isaac Asimov, qu'on a pourtant sûrement traités de fous en leur temps. Malheureusement, on sait depuis longtemps que les fous

sont aussi parfois des visionnaires. Anyway, Odonata X-1, devins ou pas, nous embarquent sans coup férir dans leur voyage hallucinatoire aux confins de l'espace et du temps, ce qui vaut toujours mieux que la visite des temples d'Angkor au pas de charge, soixante minutes chrono, pause pipi comprise, ou le gavage du musée du Louvre en bataillon compact un tiers japonais, un tiers américain, un tiers indifférent. Avec Odonata X-1, on est son propre commandant d'un Enterprise ou d'un Nostromo intimes et personnels.

**KILLING SPREE : Camouflage ! (CD, Klonosphere)**

Le projet Killing Spree est l'un des trucs les plus inouïs qu'il m'ait été donné d'écouter cette dernière décennie. Le groupe voit le jour en 2014 à l'initiative du saxophoniste Matthieu Metzger, un sacré personnage qui a quand même réussi à rédiger un mémoire universitaire sur le groupe suédois Meshuggah, chantre d'un métal extrême et avant-gardiste faisant la part belle à la polyrythmie, sujet plutôt ardu à ne pas mettre dans les pattes d'un lamentable petit bourgeois pétri de culture pop sans saveur. Inévitablement, quand Matthieu Metzger se lance à son tour dans la conception musicale, c'est sous le triple patronage du métal, de la musique contemporaine et du free-jazz qu'il officie, au sein de Klone ou de l'Orchestre National de Jazz, entre autres. Quand il forme Killing Spree - "tuerie" en français, un nom en parfaite adéquation avec le propos - c'est d'abord en trio, avec le batteur Grégoire Glichet et le bassiste Sylvain Daniel. Une formation qui sort deux albums avant de se retrouver en duo, Metzger et Glichet, au moment de sortir l'album "A violent legacy" en 2020. Si vous avez bien compté, "Camouflage !" est donc le quatrième album du groupe, toujours en duo. Néanmoins, avec juste un saxophone et une batterie, difficile de piquer des parts de marché à ArcelorMittal, aussi Matthieu Metzger, véritable touche à tout de la musique, construit-il lui-même tout un tas de machines pour étoffer le son du groupe et lui permettre de se répandre avec la boulimie d'une rivière en crue. Des bricolages qui lui permettent de faire croire que Killing Spree possède des guitares à foison dans son armoire à pharmacie. Balèze comme concept. La musique de Killing Spree est donc une habile combinaison de métal, via ces machines dignes de l'imagination d'un savant fou dopé à la tyrosine, et de free-jazz, via le saxophone et la batterie, les batteries pourrait-on même presque dire tant, parfois, je doute sérieusement qu'il n'y ait là-dedans qu'une paire de toms ou de cymbales, ou même que Grégoire Glichet, mieux que Spiderman, n'ait pas des aïeux arachnéens qui lui auraient légué quelques bras et jambes supplémentaires. La musique de Killing Spree est sombre et aussi peu récréative que possible, sauf si l'on considère que l'explosion d'une usine Sévéro n'est rien d'autre qu'un ersatz de bouquet final de feu d'artifice du 14 juillet. Une musique qui se décline en de longues pièces pouvant dépasser les dix minutes ("All these bells and whistles") où le saxophone angoissé le dispute à un chant saturé, tamisé électroniquement par les machines déjà évoquées, et à des rythmes tantôt menaçants, tantôt éruptifs. Même le trombone de Christiane Bopp sur "The psychopomp", malgré sa chatoyance et sa volupté, ne parvient pas à nous faire croire qu'il puisse y avoir une lumière, même infime, au bout d'un tunnel désespérément enténébré. Killing Spree ne peut laisser indifférent et c'est justement ce qui en fait tout le sel, jusqu'à la "Chanson de cirque" finale qui ne peut s'empêcher de se transformer en "Corrida de muerte" pour ajouter la cerise noire sur la forêt de même teinte. Seul petit bémol, qu'ils n'aient pas inclus leur reprise de "Rapture" de Morbid Angel sur l'album, reprise disponible uniquement sur la toile via un clip tourné dans l'un des forts de la Ligne Maginot, tout un symbole de la brutalité intrinsèque de Killing Spree.

